

LE MANNEQUIN DU COLLÈGE



Sonja Henie et Richard Green dans « Le mannequin du collège »

... un échantillon de la vie est fulgurante. Sa première démonstration retourne les opinions. Et ses costumes étouffent la rixée des étudiants, ses patins en deviennent la gloire.

Or, pour se venger de son mari, Cabot junior dévoile le subterfuge à la direction de Plymouth. Kris est renvoyée. Forçant la main à son père, junior organise avec le concours de l'Université et Kris la représentation du Festival d'hiver dans les établissements Cabot, ce qui leur donne un immense contentement. L'épouse divorcée se tiendra tranquille et l'étudiante patineuse pourra terminer ses études dans l'estime et la considération générale.

Cette histoire est heureusement jouée dans un mouvement endiablé et le jeu et l'op remarque encore combien la sentimentalité américaine est franche et saine.

Dans la dernière partie, le ballet sur glace d'Allice au Pays des merveilles est un enchantement des yeux. Il a été monté d'après un conte anglo-saxon aussi populaire que notre Petit Chaperon rouge, et dont on a du reste fait un film il y a quelques années, mais qui n'a pas eu chez nous un grand succès. Sonja incarne Allice dans ce divertissement de quelques minutes, et avec des gestes de poupée automate, va chercher le merveilleux derrière la glace, comme le veut la tradition. Elle le ramène en une farandole étrange, barolée et disciplinée.

Son tendre partenaire est Richard Green, que nous avons déjà remarqué dans *Quatre hommes et une prière*, et son partenaire cocasse, Cesar Romero.

DEBITEUR ET CRÉANCIER

On sait que l'action du film Metro-Gladwyn-Mayer *Vient les étudiants* se déroule dans la séculaire Université d'Oxford. L'une des scènes les plus amusantes du film est, sans aucun doute, celle dans laquelle Robert Taylor, qui attend impatiemment l'opportunité de se venger d'une mauvaise plaisanterie qu'on lui a jouée, trouve enfin sa chance et administre un formidable coup de pied à un personnage qu'il prend pour un camarade et qui n'est autre que... le respectable doyen de l'Université.

C'est le fin comédien Edmund Gwenn qui tient ce rôle, pour le moins ingrat. Le metteur en scène Jack Conway insiste :

— Donnez le plus de réalisme possible à cet épisode !

— D'accord, répondit Gwenn en souriant et en examinant la peinture de Taylor, mais l'on devrait me laisser « botter » Monsieur à titre de revanche !

— D'accord, dit également Taylor, vous pourrez prendre votre revanche quand la scène sera terminée...

Le contrat entre débiteur et créancier étant verbalement conclu, et n'ayant plus de méfiance qu'Edmund Gwenn n'avait pas manqué de faire maintes remarques sur « solvabilité » et sur l'exactitude du vieux proverbe : « Qui paye ses dettes, s'enrichit ! »

CINÉMA

HOTEL A VENDRE

William Gilles, gérant de l'Hôtel des Variétés, héberge avec générosité toute une troupe d'artistes de music-hall, plus riches de pousse, que d'argent. Le propriétaire de l'hôtel, tante Sarah, est une vieille avare irascible qui ne peut souffrir les artistes.

Pour les faire partir, elle exige de Gilles tous les loyers en retard. Comme il n'est pas payé lui-même, Gilles ne peut régler sa dette. Sarah veut donc l'expulser et démolir l'hôtel.

Mais elle a compté sans la petite fille de Gilles, la petite Betty, récemment sortie de l'orphelinat, qui se prend d'affection pour tous les locataires de l'hôtel. Elle organisera pour lui une revue qui se déroulera en plein tribunal. Le juge est convaincu, de même que la tante... et tout finit bien.

L'œuvre est plaisante. Les enfants y retrouveront avec satisfaction Shirley chanting et dansant.

L'histoire semble venir tout droit de la bibliothèque rose. Tout y est acceptable et constitue un spectacle gracieux.



Shirley Temple et Jimmy Durante dans « Hôtel à vendre »

Du danger de donner des autographes

La coutume des autographes n'est pas pour déplaire aux artistes. Dès qu'une admiratrice vient avec un gracieux sourire, vous demandez une signature, c'est, paraît-il, le début de la gloire et de la consécration.

Jean Klepura, qui n'en doute pas, fut, lors d'un de son dernier voyage à Varsovie, assailli à sa descente du train par une foule d'admirateurs qui lui tendaient crayons et photos afin que le célèbre artiste y appose sa signature :

— Ne vous boulezuez pas, fit-il spirituellement remarquer, il y en aura pour tout le monde !

En effet, il y en eut pour tout le monde, même pour un escroc, qui réussit à lui faire signer une traite. M. Jean Klepura est désormais persuadé que si cette coutume est le début de la gloire, elle est souvent accompagnée d'un tas de petits ennuis, dont on pourrait fort bien se passer.

LA ROUTE ENCHANTÉE

Voilà donc le premier film de Charles Trenet. Il est sans doute superflu de présenter à nos lecteurs cette nouvelle et dynamique étoile du chant dont le répertoire essentiellement jeune vient quotidiennement, ou presque, alimenter les programmes des postes de radiodiffusion. Est-il un auditeur qui n'ait entendu...

« Je joue vagabond
Qui chante soir et matin
Sur le chemin ? »

Pour Charles Trenet, la vie est une perpétuelle chanson — vingt-six ans à peine. La route, la pluie, les émois de son cœur, la beauté et l'amour ; tout lui sert de prétexte. Ne s'est-il pas baptisé lui-même le *jeu chantant* ? Et ce pseudonyme, vous pouvez nous en croire, lui va bien.

Ce n'est pas tant par leur valeur musicale que ses œuvres nous plaisent, mais par leur entrain endiablé, trépidant, qui tranche sur toutes les sucreries des Tino Rossi et autres Jeha Sablon. Car Charles Trenet ne se contente pas d'être un interprète ; il compose lui-même les paroles et la musique de ses chansons. Vouloir faire un film, il en a écrit le scénario et le dialogue (l'un et l'autre font preuve d'imagination et d'esprit) et il n'a laissé à personne le soin d'en composer l'accompagnement musical.

Dans le cadre illimité du baroque, du loufoque et du cocasse, avec des gags que ne désavoueraient pas les Marx Brothers, Charles Trenet trouve le moyen d'occuper l'écran presque sans interruption et cela sans abuser de la patience du spectateur : chaque scène, chaque geste étant appuyés par une trouvaille plaisante souvent d'une bonne veine.

Pour ce qui est du scénario, nous renoncions à tenter de le résumer. Tant qu'il peint un rêve de poète fantaisie, dans un château dont la belle est bien éveillée et possède un gracieux sourire, nous ne marchandons pas notre joie, même dans les situations les plus absurdes. Lorsqu'il retombe dans la réalité, l'accession et l'ascension au music-hall de la nouvelle étoile, M. Charles Trenet lui-même, nous sommes moins satisfaits.



Marguerite Moreno

Nous ne déchantons pas certes, mais la route est bien connue avec des trous par trop apparents.

Comme nous venons de le dire, Charles Trenet ne quitte pour ainsi dire pas l'écran, et l'expression se dépense sans compter parait insuffisante à traduire son entrain. Il a visiblement tout fait pour se donner la physionomie d'Harpocrate, cheveux blancs bouclés, grands yeux étonnés, visage imberbe ; mais seule l'agitation incessante de ses bras, agitation parfois excessive, suffirait à lui créer une personnalité.

SOIXANTE ANNÉES DE GLOIRE

L'évocation du règne de la reine Victoria constitue tout le sujet du film. Elle commence par son mariage avec le prince Albert. Celui-ci est en butte aux attaques des lords qui, sournoisement, excitent le peuple contre lui. La reine le défend et gagne à sa cause le vieux duc de Wellington.

Des tableaux successifs rappellent les belles heures du règne : la première Exposition internationale de 1845, la guerre de Crimée et la victoire de Sébastopol.

Puis ce sont les heures douloureuses : la mort du prince Albert, la longue prostration de la reine, le désastre de Kharoum. Enfin, la conquête de l'Égypte, le hublé et la mort de Victoria, pleurés par tout son peuple.

Grande fresque d'histoire, refaite dans la vie intime de la reine Victoria.

Ensemble somptueux qui rehausse en tableaux magnifiques la magie de la couleur et la richesse de costumes. On aurait pu concevoir un rappel plus vibrant de la grandeur anglaise au dix-neuvième siècle. Les quelques épisodes épiques sont pourtant assez significatifs. Anna Neagle trace une silhouette très énergique de la reine. Elle est aidée par une interprétation très soignée, en tête de laquelle se détache Anton Wallrock. L'œuvre est irréprochable. Elle ne constitue pas, à vrai dire, une leçon d'histoire didactique et sa portée dépassera l'esprit des enfants, mais elle est une excellente évocation de l'âme anglaise.



Le comédien Carette

LA RÉPERCUSSION DU RÉCENT DÉCRET DU GOUVERNEMENT ITALIEN SUR L'IMPORTATION ET LA DISTRIBUTION DES FILMS ÉTRANGERS

Le gouvernement italien vient, par voie de décret, d'instituer un contrôle gouvernemental pour l'achat, l'importation et la distribution de tous les films étrangers en Italie. Cette décision du gouvernement fasciste a comme bien l'on pense fait sensation dans les milieux cinématographiques américains et français, qui craignent de voir leurs productions rejetées d'Italie.

Aussi s'émeut-on fortement dans les milieux officiels du cinéma et songe-t-on à adopter une attitude forte et résolue envers l'Italie cinématographique. Pour cela, d'un côté, les représentants des compagnies cinématographiques américaines vont se réunir à Paris ; de l'autre, les producteurs et exportateurs de films français vont tenir une importante réunion au siège de la Confédération. Il se pourrait bien que les milieux cinématographiques américains, anglais et français, décident d'user de représailles envers le gouvernement italien qui vient, en fait, de décréter sur son territoire la nationalisation de l'importation des films étrangers.

UNE NUIT DE GALA

Don Vincente et son orchestre son engagé par Quinn dans le dancing qui ce dernier dirige : « Le Jardin de la Lune ».

Entre Vincente et l'agent de publicité de Quinn, une jeune fille d'affaires, Ton Blake, la sympathie est vite née.

Quinn, jaloux, va renvoyer Vincente Toni conseille au chef d'orchestre d'accepter Quinn en se servant d'un faux maharajah qui se fait passer pour l'am d'enfance de Vincente.

Ebloui de voir un si grand personnage en bons termes avec son chef d'orchestre, Toni revient sur sa décision et tente de garder les musiciens. Mais Vincente ne veut plus rien savoir.

Il faudra, pour le décider, toute une comédie montée par Quinn et Toni.

Par égard pour Toni qu'il aime et qu'il épouse, Vincente reste au service de Quinn.

Aucune inconvénience d'image, mais des chansons aux termes équivoques ont été cette histoire l'insignifiance dont elle est bâtie.

M. Jean ZAY

vient de fonder quatre grands prix nationaux du cinéma français

Le ministre de l'Éducation nationale et des Beaux-Arts vient de fonder d'un coup le Grand Prix national de Cinéma français, le Grand Prix national du Film documentaire français, le Grand Prix national du Film scientifique français et le Grand Prix national du Film pédagogique français.

Chacun de ces prix en question consistera en un vase de Sèvres. Ces récompenses seront attribuées chaque année à des dates qui seront rendues publiques trois mois à l'avance.

Tous les films français réalisés ou présentés dans les douze mois ayant précédé ces dates, participeront aux compétitions.

Les jurys du Grand Prix national du Cinéma français, du Grand Prix national du Film documentaire français et du Grand Prix national du Film pédagogique seront présidés par M. Jean Zay. Quant à celui du Grand Prix national du Film scientifique français il aura M. Jean Perrin pour président.

Enfin — et c'est là une innovation — il n'y aura pas à faire acte de candidature.

« Voilà l'essentiel, écrit M. J.-P. Cousson. Nous verrons par la suite le crédit que nous pourrions accorder à cette initiative. L'intérêt primordial repose sur une consécration officielle, caractère que n'a pas l'actuel Grand Prix du Cinéma. Evidemment, l'encouragement est mince. Un vase de Sèvres, c'est bien joli, mais c'est peu. Il eût été préférable — mais on ne dira que nous sommes tous fauchés — de donner une récompense en argent. Toutefois, puisque ceci s'avère impossible, il faudrait tourner la difficulté. Puisqu'on ne peut donner d'argent, on pourrait peut-être n'en pas prendre autant. Je m'explique : dégrever les films primés d'une façon substantielle, ou même complètement. Il ne s'agirait plus après que d'une entente entre le producteur et l'exploitant, ce qui serait, le crois, facilement réalisable. Ainsi, sans donner d'argent sur le moment même, on arriverait tout de même à en donner.

Le résultat serait sensiblement identique, mais ne donnerait pas, à priori, la même sensation brutale de sortie de l'argent des caisses. Voilà pour la récompense.

Il y a aussi une autre chose à envisager, notamment pour le film documentaire ayant décroché la timbale. Ce serait de faciliter la tâche des producteurs, de les encourager pour ainsi dire en leur achetant des copies pour les pays étrangers où notre propagande a besoin d'être revigorée. Il y aurait bien mieux à faire dans l'ensemble et ce serait d'imposer dans chaque salle un métrage déterminé de documentaire comme cela se fait dans de nombreux pays d'Europe.

Enfin, en dehors de toute considération, j'estime que cette consécration officielle donnée par le Ministère de l'Éducation nationale et des Beaux-Arts à l'industrie cinématographique française constitue un encouragement précieux ».

Patrouille de l'aube

1930 ! Le réalisateur Howard Hawks porte à l'écran *La Patrouille de l'Aube* avec Richard Barthelmess comme vedette. Le film est un immense succès, tant en Amérique que sur le continent.

1938 ! Edmund Goulding porte pour la seconde fois à l'écran *La Patrouille de l'Aube*. L'interprétation réunit autour d'Errol Flynn, dignes successeurs du grand Barthelmess, Basil Rathbone, Donald Crisp, Melville Cooper, Barry Fitzgerald et Carl Esmond. Des documents inédits, prêts par les archives cinématographiques du Ministère de la Guerre britannique, plusieurs actualités de la grande guerre seront incorporés à *La Patrouille de l'Aube*, au montage duquel les avis avertis des studios de Burbank.



Margaret Lindley dans « Une nuit de gala »



Anna Neagle et Anton Wallrock